

Francophonies d'Amérique



Urbanité francophone et création

Michel Marchildon

Numéro 16, automne 2003

Les enjeux de la francophonie en milieu urbain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1005226ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005226ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marchildon, M. (2003). Urbanité francophone et création. *Francophonies d'Amérique*, (16), 165–169. <https://doi.org/10.7202/1005226ar>

URBANITÉ FRANCOPHONE ET CRÉATION

Michel Marchildon

Je suis né à Zénon Park, village francophone du centre-est de la Saskatchewan. Il s'agit d'un milieu rural encadré par une économie agricole, une politique socialiste, des principes capitalistes et des valeurs catholiques. Les fondateurs de Zénon Park étaient d'origine franco-américaine. Mes grands-parents sont Franco-Ontariens, Québécois et Français. Le clan des Marchildon représente en Saskatchewan ce que représentent les Tremblay au Québec.

Je suis donc issu de parents fiers de leur héritage canadien-français, de parents artistes, mon père étant sculpteur et ma mère, chanteuse. Mon amour du chant vient de ma mère. Enfant, je l'accompagnais à ses répétitions avec la chorale de l'église. Quand je pense à la chanson de Luc Plamondon « Ma mère chantait toujours », c'est à elle que je pense. Mon enfance sera donc partagée entre le chant, le sport, la lecture et les travaux de la ferme. Vinrent l'adolescence, la participation aux Camps Voyageurs, les activités culturelles de l'Association jeunesse fransaskoise et deux années d'études secondaires au collège Mathieu de Gravelbourg ; ensuite, la décision consciente de poursuivre mes études postsecondaires – et de vivre ma vie – en français.

Pendant ce temps, la musique continuera à germer en moi. Tout en étudiant le journalisme et ensuite la littérature française, je compose mes premières chansons sur des accords empruntés aux artistes québécois, que j'avais découverts sur le tard. Après un bref passage au journal hebdomadaire fransaskois *L'Eau vive*, je choisis de poursuivre mes études en littérature à l'Université Laval où je continue d'écrire des chansons et des poèmes. De retour en Saskatchewan, les Éditions Louis Riel acceptent de publier mon recueil de poèmes et chansons : *Fransaskroix*. Avec mon frère Francis et quelques amis, je forme le groupe *Cri de folie* qui se veut le porte-étendard d'une jeunesse francophone qui ne connaît que la musique anglo-américaine. Je poursuivrai cet élan musical avec Francis dans les écoles francophones et les écoles d'immersion de la Saskatchewan et du Manitoba. Les *Frères Marchildon* présentent aux élèves un spectacle multidisciplinaire portant sur l'histoire des francophones de l'Ouest canadien : un voyage dans le temps qui commence par la tribu des Cris et passe par le découvreur français Pierre de la Vérendrye, qui raconte l'immigration des francophones venus du Québec, mais aussi de France et de Belgique, qui s'attarde sur la vie des pionniers et qui termine sur une note contemporaine avec Gabrielle Roy et Daniel Lavoie. C'est au cours de cette période que je joue un rôle de formateur auprès de la jeunesse fransaskoise, donnant des ateliers d'écriture de chansons et de nouvelles dans les écoles.

Tout ce cheminement est étroitement lié à la question identitaire qui me préoccupe. Si je ne suis ni Québécois ni Anglo-Saskatchewanais, alors il me reste à définir ce qu'est pour moi un Fransaskois. Si Louis Riel représente un traître aux yeux des historiens anglo-canadiens et un héros méconnu pour les Québécois, pour moi, qu'en était-il ? Il me restait la difficile tâche de me faire de lui une vision contemporaine et représentative. À cette époque, je sentais l'urgence d'entreprendre un tel projet, et je creusais partout et par tous les moyens à ma disposition pour trouver réponses à mes questions. Malheureusement, le terrain n'avait pas été défriché avant moi, ou alors très peu, tant sur le plan de l'imaginaire que sur celui de la recherche universitaire.

En tant qu'artiste, j'ai dû composer avec le manque d'infrastructures, qui limite la progression des artistes francophones vivant hors des frontières du Québec. En ce qui me concerne, il y a eu le Gala fransaskois de la chanson. J'ai vu aussi naître l'Association des artistes de la Saskatchewan, outil sans pareil pour l'avancement des artistes fransaskois, peu importe leur discipline. L'AAS a organisé des ateliers de formation, dont les retraites d'artistes au lac Emma, dans le nord boisé de la province, qui m'ont permis de m'arrêter le temps d'une semaine pour me concentrer sur l'écriture et la composition. Mais les diminutions des subventions ont vite eu raison de cette association. Il reste les ateliers InPac, où je tente de transmettre mes connaissances limitées aux futurs auteurs-compositeurs et interprètes : il s'agit d'ateliers consacrés aux techniques d'écriture de chansons : l'écriture de textes, la composition, la performance vocale. Ce manque d'appui fait en sorte que je commence à m'interroger sur l'importance de l'artiste dans un milieu minoritaire. La Saskatchewan a été défrichée par des hommes et des femmes qui ont travaillé de leurs mains pour se tailler une vie. L'éthique du travail est hautement développée, et, malheureusement, j'ai toujours senti que l'expression artistique n'était pas perçue comme un travail sérieux qui pouvait jouer un rôle social pertinent. Le refrain est semblable au sein d'autres communautés francophones de l'Ouest canadien, où les défis sont nombreux et où beaucoup des énergies sont concentrées dans la lutte politique qui nous oppose à la majorité anglophone. Trop préoccupés par les objectifs politiques, nous sommes en danger de nous retrouver un jour avec des droits, mais aussi avec une population active numériquement infime. Et moi ? Pendant dix ans, j'ai tenté de me faire une place dans tout ce tralala où le financement est concentré sur le plan scolaire et communautaire, et où le rôle de l'artiste est confiné à celui de joueur solitaire et de miroir identitaire.

Nouvelle stratégie

Poète et chanteur, j'ai choisi de concentrer mes efforts dans le domaine de la chanson. Après dix ans d'écriture, j'ai compris que je devais maintenant produire un premier album.

J'ai pu profiter d'un projet d'artiste en résidence qui m'a permis de retourner habiter un an dans mon village natal. J'y partageais mon temps entre la formation de talents locaux et l'enregistrement d'un premier album de mes

chansons. Grâce à cet appui du Saskatchewan Arts Board, j'ai pu coordonner le financement, les sessions de studio, la participation des musiciens et la production. Beaucoup de gens ont donné généreusement de leur temps et de leurs connaissances pour que ce projet se concrétise. Une piste cédérom est venue compléter le tout.

Changer de peau est né d'un an et demi d'efforts. Vint alors le temps d'en faire la promotion par l'intermédiaire de spectacles, d'entrevues, et cela, dans un marché relativement restreint. Il m'est vite devenu clair que si je voulais chanter pour des francophones, il faudrait sortir de l'Ouest canadien. L'absence de salles et de réseaux rendait mon travail d'autant plus difficile... Mes tomates avaient été semées et récoltées en Saskatchewan, mais mon marché était ailleurs.

Les choix qui s'imposent

Je me trouvais à la croisée des chemins : soit que je poursuive mon élan et que je m'investisse davantage dans ma carrière musicale, soit que je prenne du recul afin d'étudier les autres avenues professionnelles qui s'offraient à moi. Chercheur ou chanteur ? Un choix s'imposait. Je suis donc parti faire un voyage exploratoire à Montréal. Ceux à qui je demandais conseil me répétaient : « Déménage à Montréal et trouve-toi un gérant. »

Donc, je suis retourné en Saskatchewan terminer un certain nombre de projets, mais avec la ferme intention de me refaire une vie dans la métropole francophone d'Amérique. Comme Hart Rouge, Daniel Lavoie, Patrice Desbiens, Marie-Jo Thério et tant d'autres, et malgré le fait de devoir quitter famille, amis et sécurité, j'ai dû prendre la décision d'aller m'installer à Montréal.

En route pour Montréal

De retour en Saskatchewan, j'ai à peine eu le temps de me préparer pour les spectacles de la Fête fransaskoise et du *Prairie Music Awards*. Le premier spectacle a eu lieu dans mon village, ce qui m'a permis de faire mes adieux. Le second s'est tenu à Saskatoon, où mon album *Changer de peau* avait été mis en nomination dans la toute nouvelle catégorie : « Francophone Album ».

Par la suite, j'ai fait mes boîtes et entreposé mes meubles avant de mettre le strict nécessaire dans ma petite voiture et de prendre la route pour Sudbury, où mon guitariste devait me rencontrer pour un spectacle marathon, la *Nuit sur l'étang*. Par la suite, j'ai dû me trouver un musicien pour m'accompagner dans la première partie du spectacle des Sœurs McGarrigle à la Maison de la Culture Frontenac à Montréal dans le cadre du *Coup de cœur francophone*.

Ensuite, il y a eu toute une période d'adaptation : j'ai dû apprendre à connaître le rythme, les lois d'une ville dont je ne connaissais ni les coutumes ni les rituels ; trouver un endroit où habiter ; savoir de quel côté de la rue garer mon auto, quel jour sortir les poubelles. Puis, comme j'étais sur le terrain, je devais aussi voir quelle stratégie adopter pour atteindre mes objectifs : rencontrer les médias, les producteurs, les compagnies de disque, leur faire

savoir que j'existais. En même temps, je devais poursuivre mes objectifs créateurs : écrire de nouvelles chansons, dresser les grandes lignes d'un nouveau spectacle multidisciplinaire, entrevoir les étapes à franchir pour le prochain album.

Chose intéressante : j'ai constaté que je faisais partie d'une vague de jeunes artistes démenagés de la Saskatchewan (Polly-Esther), de l'Alberta (Lise Villeneuve, Pierre Sabourin) et du Nouveau-Brunswick (Zéro Celsius, Michel Thériault) afin de poursuivre leur carrière musicale.

Montréal, ville laboratoire

Mes connaissances de l'industrie de la musique s'améliorent. L'initiation se poursuit. Je rencontre des gens de l'industrie et d'autres artistes. J'apprends les rouages de mon métier. Je prépare des outils promotionnels qui serviront à annoncer ma présence. J'écris de nouvelles chansons qui témoignent de mon nouvel environnement. Je cherche à jouer dans des salles, des clubs. Je cherche un gérant qui connaît les réseaux et avec qui je pourrai cheminer et faire avancer ma carrière.

On dit que « Montréal est une femme ». Si c'est le cas, elle est à la fois belle et sauvage, généreuse mais difficile d'approche. Je n'avais jamais habité une ville qui compte trois millions d'habitants. Ça m'a pris un certain temps à m'habituer à ses courbes, à cette réalité urbaine, moi qui ai toujours habité des villes modestes. Au départ, je croyais retrouver la ville de Québec multipliée par dix. J'ai vite compris qu'il y avait l'Est et l'Ouest de Montréal. Dans l'Ouest, il y a des moments où l'on se croirait à Toronto ou à Regina tellement tout se déroule uniquement en anglais. Mais bon, une fois la déception encaissée, j'ai vite compris la richesse que m'offrait une ville aussi multiethnique.

Du côté de la création, j'ai compris qu'il s'agissait d'un lieu qui me stimulerait constamment sur le plan des idées, des influences. Le nombre d'artistes au pied carré à Montréal est tout à fait remarquable. Les événements artistiques et les concerts de tout genre abondent. Montréal est aussi une véritable fenêtre sur le monde. Ma conscience planétaire s'est aiguisée. J'habite un quartier de Juifs hassidiques, je me fais servir par des Italiens unilingues au dépanneur du coin et par des Grecs multilingues au bureau de poste, je croise Lucien Francoeur au *Second Cup* ou Paul Piché au *Café Souvenir* : tout ça dans mon quartier ! Extraordinaire !

Montréal est le plus important pivot francophone d'Amérique. Ce fait ne lui pardonne pas de s'imposer aux régions et d'accaparer la plus grande partie du temps d'antenne des médias, mais cette rencontre des cultures suscite des discussions stimulantes, permet de mieux comprendre ce qui se passe ailleurs sur la planète, que ce soit en Afghanistan ou en Palestine, à Haïti ou aux États-Unis. Il y a des gens arrivés de partout, et chaque communauté a sa place dans cet amalgame de cultures. À Montréal, je ne me sens pas pour autant Québécois. Je suis un immigré francophone originaire de la Saskatchewan. Je fais partie de tous ces autres venus d'ailleurs qui partagent pour-

tant un héritage avec les francophones du Québec. Par contre, je constate qu'il y a beaucoup d'éléments que les HQ, les *hors Québec*, ne partagent pas avec les Québécois. Il y a nos différentes réalités, nos différentes sensibilités, nos préoccupations. En ce qui concerne l'identité culturelle, je reste Fransaskois. Ma vision, mon approche, mes thématiques, ma sensibilité, mes intérêts et ma soif de spiritualité font de moi un artiste et un créateur tout à fait particulier.

Port d'attache

Je vois maintenant Montréal comme un port d'attache. Je ne sais pas si un jour il m'arrivera d'être accepté en tant que Fransaskois ici parmi les Québécois. Peut-être que je devrai travailler à me faire une place ailleurs dans la francophonie avant qu'on m'accepte ici. Je ne suis pas prophète. Je ne peux que poursuivre ma route et voir où elle me mènera.

Pour l'instant, je me contente de me préparer à rencontrer les représentants de l'industrie de la musique. Je suis à Montréal depuis déjà deux ans et pourtant, j'ai le sentiment d'être arrivé depuis peu. Je prépare les étapes, j'établis des rencontres, j'essuie des refus, mais je continue à cheminer en exprimant qui je suis et comment je vois la vie. Le cheminement est lent. On dit que l'industrie de la musique au Québec est saturée en ce moment. Il y a toute la question des MP3 et d'Internet qui ont défait les assises des multinationales. Tout est à réinventer. Il faut espérer qu'Internet deviendra un outil qui saura démocratiser le monde de la musique contemporaine.

Personnellement, je cherche à gagner ma vie en chantant. Je suis à Montréal dans ce but. J'ai appris à aimer cette ville, mais je ne sais pas si j'y resterai toujours. Peut-être me faudra-t-il déménager à Paris ou à New York, ou alors retourner dans l'Ouest, ou peut-être aller en Acadie... En bon marchand de tomates, j'espère pouvoir toujours trouver des marchés où l'on voudra de mes concerts et de mes albums. Je suis prêt à me déplacer.

Les choix s'imposeront. Mais le temps passe trop rapidement. Dans quelques années, je me promets de prendre du recul, de revoir mon cheminement. La vie est courte et j'ai d'autres intérêts : l'écriture, par exemple, la recherche, l'enseignement, les communications... d'autres cordes à mon arc... d'autres sentiers à explorer...